

NOUVELLE – STAGE ROTHENEUF 2016

C'EST A CAUSE DE TANTE JEANNE

Par Véronique Masson

Qu'est ce qui se passe ?

J'ai peur. Le bateau se balance sur les vagues. Il va vers la grande mer. C'est la faute de Tante Jeanne. Elle m'a grondée si fort. Je me suis sauvée de la villa. J'ai pris mon sac à dos, j'ai chipé des chocos Prince dans la cuisine, et une bouteille d'eau qui pique. J'ai attrapé mon doudou et mon sweat à capuche. J'ai couru, couru sur la plage. C'était marée basse. Les bateaux, au port, se reposaient sur le côté. J'en connais un. Je le vois tous les jours. Il est blanc avec deux lignes violettes, ma couleur préférée, et un nom drôle, La Marie-Louise, comme ma grand-mère. J'ai grimpé. C'était difficile. J'ai glissé sur la coque. J'ai recommencé. Et j'ai réussi. J'ai poussé les portes de la cabine qui s'est ouverte. Super ! C'est comme une petite maison, avec deux couchettes, un évier minuscule, un réchaud de poupée, des casiers, des cartes – pas pour jouer mais pour regarder les chemins -, des instruments bizarres, des trucs à manger pas très bons, des boîtes de sardines et de pâté, des petits pois, des bouteilles de cidre, et même des bouées et un jeu de dominos.

J'ai visité la cabine. Comme pour une dame qui voudrait louer. J'ai tout regardé. Comme un inspecteur de police. J'ai touché à tout. Si Papa était là, il aurait froncé les sourcils et m'aurait tapé sur la main.

En sortant sur le pont, je coince mon pied sous une grosse corde bleue qui glisse, glisse et tombe dans la vase.

Avec le vent, le bateau s'éloigne.

J'ai peur. Je crois que j'ai fait une bêtise. Comment la rattraper, cette grosse ficelle qui le retenait. Comment arrêter le bateau ?

Je rentre à l'intérieur. Peut être que je vais trouver une ancre. Je cherche partout.

Quand je sors de la cabine, le bateau flotte loin de la plage, là où j'aime me baigner et ramasser des chapeaux chinois avec un trou au milieu pour en faire des déguisements. Le port est un peu loin. Je vois encore des rochers.

J'ai peur. Il y a trop d'eau. On voit même pas où elle s'arrête. De tous les côtés, que du mouillé profond, du bleu avec des bandes vertes, claires ou foncées, des plaques d'algues collées ensemble, celles avec des pustules qu'on peut crever entre ses doigts. Et aussi comme des lianes marron que je déteste.

Tante Jeanne m'a dit que, en face de Rotheneuf, c'est l'Angleterre. Peut-être que le bateau y va. L'année dernière, avec Papa et sa copine, on a passé les vacances en Cornouailles. Ca ressemble à Rotheneuf, avec beaucoup d'Anglais, des Fishs and Chips, des bâtonnets de chocolat craquant enfoncés dans de la glace blanche délicieuse, des vieilles habillées avec des couleurs fluo bizarres. Et aussi des voitures conduites à gauche sur des routes qui n'en finissent pas, des tournants partout qui me faisaient mal au cœur.

Oui j'ai mal au cœur. Est-ce que personne ne va venir me chercher ? Le silence, c'est trop triste. Ca me fait trop peur. Juste les haubans qui cliquettent avec les vagues. J'ai mal à mon cœur qui cogne. Je ne crie pas, ça ne sert à rien. Personne ne peut m'entendre. Je ne pleure pas non plus, ça ne sert à rien. Personne ne peut me regarder. Seule, toute seule. Comme le Petit Poucet dans la forêt noire. J'ai peur, peur. J'ai envie d'écrire le mot sur une page blanche, des millions de fois, avec toutes les couleurs de l'arc en ciel. Oui, c'est comme un monstre qui arrive, énorme, gigantesque, géante, hyper géante, une pieuvre avec des tentacules empoisonnés, qui va m'avalier.

Maman !

Est-ce que le bateau va s'écraser sur les rochers anglais ? Me noyer ? Me laisser mourir de faim et de soif ? Comme Robinson Crusoé, avant qu'il rencontre Vendredi ? Ou de peur ? Je ne connais personne qui est mort de peur mais je suis sûr que c'est possible, tellement ça fait mal.

Maintenant, je ne vois plus rien, que de la mer, de la mer, de la mer. Je la déteste. Je crache dedans exprès pour l'embêter. Je commence, en plus, à avoir vraiment envie de vomir. J'ai mangé trop de chocos. Je vais salir l'eau. Bien fait pour la mer.

J'aimerais tant avoir des pouvoirs magiques, devenir un oiseau pour m'envoler jusqu'à papa, me transformer en goéland, Jonathan, comme dans l'histoire qu'on a lue en classe. Une sirène aussi, ce serait pratique, celle du conte d'Andersen, qui connaît bien cette affreuse mer, même en dessous. Elle saurait m'aider pour retourner à Rotheneuf téléphoner à Papa qu'il vienne me chercher.

Oh ! Une mouette fonce sur le bateau. Je baisse la tête. Je ferme les yeux. Elle a l'air mauvaise. La coquine, elle pique le dernier choco. Elle se sauve. « Voleuse ! Méchante ! Ingrate ! »

J'ai crié, comme Tante Jeanne, ce matin, quand elle n'a pas retrouvé son collier de perles. Elle m'a accusée. Et m'a dit de filer, qu'elle ne voulait pas de voleur chez elle. C'est faux, archi faux. Je ne lui ai rien pris. Je n'en veux pas de son collier. Quand j'aurais 18 ans, Papa me l'a promis, j'aurais celui de Maman, il est bien plus beau.

J'ai tellement peur. Je suis une prisonnière. Comme au fond d'une oubliette des châteaux du Moyen Age.

Mais ce n'est pas possible qu'on m'oublie... Papa m'aime trop. Et sa copine aussi. Et Grand-mère, et Marie Servane, et ... je vais compter tous les gens qui m'aiment. Mes

deux cousins, mes oncles, mes tantes, la prof de français qui dit que j'ai de l'imagination mais que je pourrais mieux faire, celle de gym aussi... J'en suis à combien ?

Non, je rêve ? Un paquebot qui bouge à l'horizon ? Un chalutier ? Si j'étais corsaire ou pirate, je prendrais ma longue vue pour vérifier si c'est un bateau français ou anglais. Il va me voir, c'est sûr. J'ôte mon sweat et je l'agite. Il se rapproche. Chouette ! Je suis sauvée. Ouf !

Un gros nuage gris le cache. Je ne vois plus rien.

Est-ce que je vais mourir ?

Je ne suis pas morte.

Je ne me souviens pas bien, même pas du tout. Sauf que j'ai entendu des bizarres mots autour de moi et qu'on m'a mis dans une couverture brillante et dorée pour m'emmener dans un endroit tout blanc, comme un hôpital. Je réclame toujours Papa. J'ai encore peur mais pas la même peur, pas celle de mourir et d'être abandonnée, une peur de ne jamais revenir dans ma maison ni de revoir mon école et mes amies. On me met dans le bras un tuyau pour me donner à boire, je crois. Après deux nuits et trois jours, je mange des œufs au bacon. C'est la première fois. Avec des toasts grillés. Et Papa arrive près de moi.

Je vois qu'il pleure presque de me retrouver. Moi, je verse beaucoup de larmes. Il me dit que je suis comme une héroïne dont la photo est en couleurs dans le journal anglais, qu'on m'a sauvée de justesse, que j'ai eu de la chance. Alors je suis fière de devenir comme une star à l'étranger.

Pour le retour, je refuse de prendre le bateau. Papa me gâte, m'achète un bermuda vert et un tee shirt I Love London, un sweat violet. On monte dans le train qui passe sous la mer.

Papa me conduira chez une psychologue.